

## Ma bicyclette bleue



Je rêvais de faire partie des résistants qui, à l'appel du général de Gaulle, ont participé à la libération de la France.

J'étais parmi ces hommes et ces femmes qui ont eu envie de se rendre utiles. Alors, avec ma bicyclette bleue, seul moyen de transport à ma disposition, je transmettais les messages secrets qui pouvaient aider les résistants à causer des dommages aux ennemis.

J'ai pu constater, dès le début de mes activités, combien les gens comme moi étaient motivés, sûrs de pouvoir sauver des vies de Français en piratant les endroits où les Allemands se rendaient.

J'ai appris plus tard que nos actions avaient été récompensées par la chute d'un avion qui nous bombardait. Les résistants l'avait abattu.

Je devais être prudent, j'avais donc pris soin, dans mon garage, à l'abri des regards, de repeindre en bleu ma bicyclette, de peur d'être dénoncé par des « collabos » qui avaient tendance à m'espionner.

Par la suite je fus même cité par le grand Jean Moulin, connu et reconnu pendant cette période. C'était mon idole.

Moi, j'ai préféré rester discret. J'espérais rester en vie et peut-être un jour savourer la liberté.

André

## Simone Veil

Je me mets dans la peau de Simone Veil, députée et ministre de la santé, qui a fait passer la loi sur l'avortement en 1975.

Au Parlement, il y avait beaucoup de misogynie à cette époque. Je me suis fait malmenée par mes collègues masculins. Les femmes n'étaient pas reconnues à leur juste valeur.

Mais à force de parlementations et d'explications, j'ai réussi.

Ça reste une très belle victoire.



Léa

## Le panache blanc

Un jour de septembre 1589, je ramassais du bois dans la forêt d'Arques afin de chauffer mon humble demeure située à l'entrée de Saint-Nicolas.

Soudain, j’entendis des bruits de galop. Je crus que des sangliers allaient surgir d’un buisson. Mais non, ce tintamarre venait de la vallée. De l’orée du bois, j’aperçus alors une troupe de cavaliers armés jusqu’aux dents. À leur tête, un homme, coiffé d’un casque à panache blanc, chevauchait un cheval de la même couleur. Ils se dirigeaient vers Martini Ecclésia.



D’autres vinrent à leur rencontre, mais pas pour les saluer, ils n’avaient pas l’air sympa. Il en arriva alors de tous les côtés.

Des cris, des hurlements, se mêlaient au bruit des coups d’épée sur les boucliers et de sabre sur les casques. Des flèches pleuvaient de partout. Des javelots transperçaient les corps, des têtes tombaient. Quelle violence ! Derrière eux gisaient des morts et des blessés gémissants.

Je descendis avec une gourde d’eau pour essayer d’aider des survivants. J’appris plus tard que le beau cavalier sur son cheval blanc était Henri IV, il venait de combattre le Duc de Mayenne.

Leur combat fut appelé la Bataille de Normandie.

Danièle

## Le massacre



Je suis un petit bonhomme haut comme trois pommes, j’ai cinq ans. Allongé derrière le sable, devant la falaise de la plage de Dieppe. À perte de vue des galets.

Soudain, au loin, je vois une énorme marée noire. Qu’est ce donc ? De ma planque j’entends les allemands hurler.

C’est le débarquement ! Achtung !

Les chars arrivent sur la grève, et là, c’est la débâcle. Les pauvres soldats se font canarder comme des petits lapins. La mer devient rouge sang. Les Allemands ne font pas de cadeaux, tout le monde y passe.

Moi, derrière ma dune, je n’en mène pas large. Pour ne pas me faire tuer, je creuse un trou et m’y précipite, seule ma tête dépasse. Je suis pris d’une envie d’uriner, je le fais, mort de trouille, et me voilà dans un tas de sable mouvant. Je risque de m’étouffer.

Une main étrangère m’extirpe de ma cachette. C’est un soldat dégoulinant de sang qui m’indique dans un français approximatif de m’enfuir de là. Profitant de l’aubaine, j’ai pris mes jambes à mon cou et suis allé en rampant me réfugier sans encombres jusqu’à la grange de mes parents. Je me suis accroupi dans la paille, près de Marguerite, la vache. Malgré le bruit effroyable je me suis endormi.

Voilà à quoi ressemblait mon débarquement du 19 août 1942. Ce n’est que quelques jours plus tard que j’ai appris que la tentative avait échoué, et que mon sauveur devait être un Canadien, un Anglais ou un Américain et qu’il avait péri dans ce désastre.

Magali

## Souvenirs du Mur

La chute du Mur de Berlin, le 9 novembre 1989, m'a replongée dans des souvenirs de jeunesse, lorsque je jouais au basket au Dieppe Université Club.

La ville, avec sa mairie communiste, avait organisé un voyage en Allemagne de l'Est, à Posdam. Et voici tous les clubs partis dans un parcours un peu angoissant, avec des "vopos" partout (abréviation de *volkspolizei*, Police du peuple), nous n'avions pas intérêt à faire les marioles. Moi, une fille qui conduisait, ils m'ont suivie de près, car ce n'était pas permis chez eux.

À notre arrivée à Posdam, nous avons été hébergés dans des chambres aux airs de dortoirs rudimentaires. Les repas se ressemblaient : des patates, des patates et des patates.

Nous avons visité la ville, toujours sous surveillance. Les magasins étaient rares ; ce qui m'avait frappé était de voir une bijouterie qui n'exposait qu'une bague, une montre et un bracelet ! Le programme comprenait la visite d'une usine, les pauvres ouvriers étaient morts de trouille ; nous n'avions pas intérêt à les interroger.



Une de nos voitures a malencontreusement éclaté un pneu. Alerte générale, le convoi fut arrêté et les coffres ouverts pour vérifier si nous n'avions pas embarqué un passager clandestin. Je n'entrevois pas avec joie la fin du séjour !

Pour parler des meilleurs souvenirs, cette réunion de sport nous a permis de connaître les participants de toutes les disciplines ; nous nous sommes tous appréciés et avons mieux connu leur sport favori.

La chute du Mur m'a inspiré ces souvenirs lointains et peu nombreux, par rapport à ce que nous avons vécu, mais la mémoire me fait défaut.

Des gens ont gardé un petit bout de ce mur ; j'aurais aimé en avoir un petit fragment.

Nicole

## La nuit du 4 août

Mes collègues des États généraux font preuve d'une négligence sans pareille. On est censés régler les affaires du royaume depuis que le roi Louis XVI nous a réunis. Quelle belle occasion de mettre les problèmes dans les registres et les discuter avec les représentants de la noblesse et du clergé. Eux, qui veulent nous commander, se retrouvent obligés de nous écouter et, au lieu de décider sans nous consulter, ils ne peuvent plus choisir seuls. La majorité est devenue la règle.

Mais ce soir, on n'est pas nombreux dans la grande salle de Versailles. Il faut dire que Dupuis s'est inscrit pour monter à la tribune et quand Dupuis prend la parole, on a plus envie de fuir que de l'écouter. Il a beau représenter le peuple de son Auvergne natale, il passe surtout pour un casse-pied tatillon, capable d'endormir l'assemblée avec des détails, des calculs, des exemples et des exceptions qui ne veulent plus rien dire.



Ce soir, il propose que les impôts soient les mêmes pour tous les citoyens, que les droits de justice soient retirés aux évêchés et aux abbayes, que les propriétaires de territoires supportent les charges identiques aux simples fermiers ou métayers. Et une kyrielle de réformes pour que tous, nobles, ecclésiastes, artisans ou manants, nous ayons les mêmes droits et les mêmes obligations.

L'idée n'est pas mauvaise, mais le défenseur est pitoyable.

Voilà quatre heures que Dupuis soutient son idée. Par fatigue, les quelques présents lui ont donné quitus. Mirabeau, toujours prêt à résumé en quelques mots de longues pensées, s'est exclamé :

— Messieurs, vous avez aboli tous les privilèges !

La formule est certes excellente, mais parlerons-nous encore longtemps de cette réforme, j'en doute !

Jean-Patrick